

Terrorisme: "J'ai vu ma mère à terre, le visage ensanglanté"

Par Delphine Legouté, publié le 16/09/2011 à 12:00, mis à jour à 14:37

L'une est iranienne et a vu sa mère fusillée par un groupe de Moudjahidines en 1982. L'autre est américaine et a perdu son mari dans les attentats du 11 septembre 2001. Elles sont venues témoigner, chacune à leur façon, au Congrès des victimes du terrorisme, à Paris.

Dans l'amphithéâtre Foch de l'Ecole militaire, à Paris, [300 victimes du terrorisme sont venues se délester de leur histoire](#). Au milieu de cette ruche, Masoomeh Eskandari attire les regards: cette iranienne de 35 ans est la seule femme voilée intégralement. Son tchador noir laisse apparaître un visage fin et des sourcils méticuleusement dessinés. Son ami, Mahmoud Navab Motlagh, la suit comme son ombre pour traduire ses propos. Car Masoomeh raconte en persan. Elle parle vite et ne laisse pas sa voix se briser. Elle est là parce qu'il faut "partager avec les autres victimes, même si c'est difficile d'y repenser".

Le 26 août 1982, en Iran, Masoomeh a six ans lorsqu'un groupe d'hommes armés enfonce la porte de son jardin. Sa mère s'interpose. Elle est abattue immédiatement, sans un mot. Les Mouadjahidines sont là pour trouver le père. Ce mouvement de résistance au régime iranien est considéré comme une organisation terroriste par l'Iran, mais aussi par le Canada et les Etats-Unis. Il ne l'est plus, en revanche, par l'Union européenne depuis 2009.

Ce jour-là, les hommes retournent la maison, tombent sur deux amis, les tuent et repartent. "J'ai vu ma mère à terre, le visage toujours souriant mais ensanglanté, se souvient Masoomeh, le regard fixe. Ma soeur de quatre ans hurlait, mes deux frères pleuraient et moi je suis tombée inconsciente." Aujourd'hui, la petite fille est maman à son tour, elle vit toujours en Iran et ne réussit pas à cacher son traumatisme: "J'ai eu du mal à persuader mon fils d'aller à l'école. Il avait peur que ça m'arrive aussi."

L'Iranienne est partie à la rencontre des autres, de ceux qui lui ressemblent. Avec son association de défense des victimes du terrorisme elle parcourt tout le Proche-Orient, pour "partager ma douleur avec eux", dit-elle. Participer à ce congrès français, au milieu de victimes occidentales, représente beaucoup. "Nous voulons nous faire connaître auprès des autres participants, explique-t-elle. Les étrangers ne savent pas forcément qu'il existe différents groupes de terrorisme en Iran ou que 17 000 personnes sont mortes suite à des attentats." Sa délégation de six autres Iraniens ne la quitte pas d'une semelle. Pas question d'évoquer la politique du régime. A chaque question, la même réponse: "Je veux un monde sans terrorisme".

"Mon mari travaillait au 106e étage, au dessus du crash de l'avion"

Irene Dickey aussi utilise ce genre d'expression. Après dix années dédiées aux victimes du terrorisme, elle est un exemple de résilience. Son mari travaillait dans les tours du World Trade Center le 11 septembre 2001, au 106e étage, "celui au dessus du crash de l'avion, celui dont on ne pouvait plus descendre". Elle a attendu trois jours avant de savoir qu'il n'était plus en vie. Mais Irene ne parle pas des journées d'horreur. Elle embraye directement sur ses voisins qui ont été "merveilleux" avec elle, en lui "amenant des gâteaux et en prenant soin de [ses] enfants".

Six mois après le drame, cette enseignante d'une quarantaine d'années s'est jetée dans l'associatif. Avec "Tuesday children", elle rassemble des jeunes qui ont perdu un parent dans un attentat terroriste pour faire des "cures de guérison". "Ils ont besoin de se sentir en sécurité, entourés de gens ayant vécu la même chose et qui, donc, les comprennent, assure-t-elle. En un jour, leur colère est partie. Les transformations sont fabuleuses."

Il y a beaucoup de "fabuleux" et de "merveilleux" dans le monde d'Irene. Sauf lorsqu'elle évoque les images des tours en feu, qui tournent en boucle sur les chaînes américaines, et les photos de ces gens sautant dans le vide. Elle qui souffre devant son petit écran se remémore pourtant cette journée, en permanence, via son association. "Ca me donne l'impression d'être utile", glisse-t-elle. Bien sûr, ça fait mal. Mais Irene veut "transformer quelque chose d'horrible en quelque chose de bon, pour arriver à un monde meilleur". Irene raffole peut-être des clichés, mais c'est sa façon à elle d'aller mieux.